3ME ANNÉE—NO 17. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 3 DECEMBRE 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

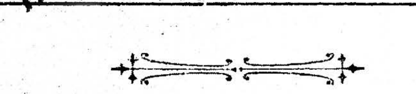
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT : Un an - - - - $2.00 Six mois - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER : Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.





M. l'Abbé GUSTAVE BOURASSA, LL.D.,
Membre de la Société Royale du Canada,
Curé de Saint Louis de France, etc.





Sommaire



MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère

34, 36, 38, 40

Marché Bonsecours

MONTREAL

Tél Bell, Main 2479.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie

☞ Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St Denis Montreal

Tél. Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillerée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire *PHARMACIE GAGNER* *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL*

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V ... 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0.88

LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88

L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 ..... 0.88

INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88

LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88

EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré.. 0.88

HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ....

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.

LA SUISSE

Sur Cart[illegible] [illegible]ostales.

T. PFAFF, NEUCHATEL, SUISSE.

J'échange avec tous les collectionneurs du monde. J'envoie aussi sur approbation, une série de 25 vues artistiques de la Suisse, peintes à la main : Les Alpes, les lacs, les ascentions, les chûtes, etc. Et timbrées séparément : ($1.10 cash avec ordre).

Addressez :

Mlle MARGUERITE BOURGEOIS,
ST-HYACINTHE, P. Q.

Boite 24



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportee vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison [illegible]esponsable

---

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal



CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (Toux, Rhumes, Laryngites, Asthme, Bronchites, Tuberculose) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti.microbes les Capsules Cresobene qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT, ARTHUR DECARY Ph[ien] 1688 Ste Catherine, MONTREAL, et toutes pharmacies.

50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me ANNÉE—No 17 Samedi, 3 Decembre 1904

Le Journal de Françoise

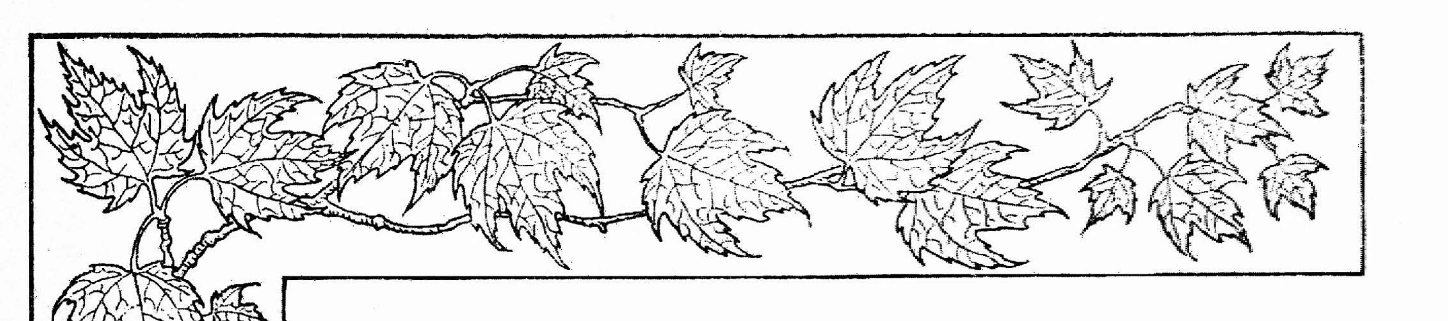
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Sonnet d'adieu

A Son Excellence Lady Minto.

Madame, vous avez passé dans notre Histoire
Ainsi qu'un météore au lumineux sillon,
Ou plutôt comme un vol vibrant de papillon
Teintant ses ailes d'or d'un poudroiement de gloire.

Et vous allez partir !... Mais, charmant médaillon,
Votre douce figure au fin profil d'ivoire
A conquis pour toujours place en notre mémoire,
Nimbée à tout jamais d'un immortel rayon

Car, dans le tourbillon doré qui vous entraîne,
Pour nous vous resterez longtemps la souveraine
Que nos petits enfants apprendront à bénir.

Vous règnerez absente au fond de nos pensées ;
Et plus tard, remontant vers les scènes passées,
Nos cœurs tressailleront à votre souvenir.

Louis Fréchette.

In Memoriam

Nous manquerions à un devoir de gratitude et d'hommage sincères, si nous ne venions, à notre tour, saluer avec respect la disparition du prêtre distingué, de l'homme de lettres éminent et du patriote convaincu que fut M. l'abbé Gustave Bourassa.

Celui qui repose aujourd'hui dans l'*in-pace* du tombeau, "doux à la mort comme obéissant à la vie," laissant derrière lui la trainée lumineuse de ses talents et de ses vertus, a marqué d'un sceau indélébile les années trop courtes qu'il a passées sur la terre et consacré à jamais le souvenir pieux de son séjour parmi nous.

Il a été particulièrement l'ami de ceux que leur vocation a appelés à la carrière des lettres. Il avait compris tout le bien intellectuel et moral qui peut résulter d'une plume sagement dirigée, et ce genre d'apostolat offrait un attrait sensible à cet esprit largement éclairé que nourrissaient les saines doctrines et les généreuses aspirations. L'apport littéraire, de très forte valeur qu'il a fait lui-même à nos annales nationales, possède toutes les qualités de style, de forme et de fond qui resteront à l'honneur des lettres canadiennes.

Jamais,—on peut bien le reconnaitre—écrivain ou prédicateur n'a porté plus loin le souci supérieur de la vérité, conséquence naturelle de la noblesse, de la droiture et de la loyauté de ses sentiments, et jamais aussi, parmi ceux qui ont reçu la mission d'instruire et d'évangéliser, ne fut poussé plus haut le désir sincère de servir Dieu et d'être utile à la patrie.

Il semble que c'était trop tôt partir quand, en pleine possession de ses facultés, l'avenir ouvrait ses vastes espaces à son zèle apostolique, et, ceux qui l'écoutaient encore, volontiers, auraient aimé lui dire, comme autrefois les disciples d'Emmaüs: "Restez avec nous, car le jour baisse."... Mais il avait déjà mérité de mourir, et, appelé par la volonté divine, il est allé recueillir la récompense des mérites que nous lui connaissions, avec celle des sacrifices et des dévouements pratiqués dans le secret, que son âme délicate et fière cachait à tous.

Il s'est endormi dans l'éternité, laissant pour diminuer la tristesse profonde que nous cause sa perte irréparable, ces mots de Jésus à Marthe: *Celui qui croit en moi vivra.*

Sur ce front frappé de l'auguste majesté de la mort, brille maintenant l'éternel rayon, et, dans le silence douloureux de la crypte sombre,—lui qui aimait tant la lumière!—où il dort son ultime sommeil, jetons sur sa tombe, en communion avec ceux qui l'ont apprécié et vénéré, les fleurs impérissables des regrets indicibles.....

FRANÇOISE.



Au début du siècle dernier, quatre femmes se sont emparées de leur époque. L'une, Mme de Krudener, eut presque toutes les vertus et les faiblesses de son sexe. Elle fut, tour à tour, mère admirable, épouse fidèle, femme passionnée et coquette, dévouée et oublieuse, intrigante et sincère, éloquente et banale ; elle n'atteignit pas le génie ; mais elle arriva, par des chemins détournés, à une piété qui, pour être mystique, n'en fut pas moins réelle. Pour se venger de Napoléon, qui n'avait pas voulu lire "Valérie", elle força Alexandre à lire dans son cœur. Elle l'amena à Paris et à ses pieds. L'autre, Juliette Récamier, fut le portrait de la mode parisienne, de la puissance, de l'engouement peint par Gérard. Mme Swetchine hérita du salon de Madame Récamier et de ce qu'il y avait de vraiment vertueux dans l'âme mystique de Madame de Krudener. Sa vie, moins brillante, fut plus tranquille, son âme moins agitée, mais plus honnête. Elle eut du talent, de la bonté, des admirateurs et des amis; et sur des sommets moins élevés et plus paisibles, la plume de M. de Falloux lui a bâti un oratoire. Ce n'est pas la chapelle élevée par Châteaubriand à Juliette. C'est un ermitage en plein air, avec le soleil qui réchauffe les morts et les fleurs qui parfument leur souvenir. Des myosotis de son amie, il a fait des immortelles. Des quatre femmes dont nous avons parlé, Mme de Staël fut la plus complète, la plus vraiment femme. Elle seule, plus heureuse, plus achevée dans l'unité merveilleuse de sa vie, put dire à la postérité, comme Cornélie: "Voici mes enfants!..." Cela vaut encore mieux que "Corinne."

* * *

Juliette Bernard naquit à Lyon, au confluent de deux fleuves, comme Châteaubriand, "à la rencontre de deux siècles." Elle avait quinze ans, l'âge d'Eve, lorsque Dieu la créa pour l'amour et les voluptés permises, l'âge de l'Aurore, lorsqu'elle jette les fleurs du matin sur le passage du soleil. Elle avait quinze ans, l'âge où le jeune fille n'a bu, au calice de la vie, que les pleurs de la rosée, où elle n'a connu des rafales de l'existence que les caresses du zéphir, et des rumeurs de la foule que son frémissement sur son pasage. A cette heure où tout ce qui sent, qui vit ou qui palpite, dans la nature, cherche à s'unir pour des baisers réciproques, Juliette Bernard épousa M. Récamier. Il avait trois fois son âge. Il n'avait ni beauté, ni noblesse, ni génie; il était riche et d'une excellente famille de commerçants en chapellerie.

Il est de nobles excuses pour certains mariages disproportionnés. On comprend l'admiration, quand elle se fait la complice inconsciente du cœur. Une jeune fille rencontre un vieillard glorieux; elle consent à épouser sa gloire; plus tard et insensiblement, l'admiration deviendra de la tendresse. Que Juliette Bernard eût épousé un Colomb octogénaire, un Montmorency ou un Châteaubriand, un pied dans la tombe de leurs aïeux: qui eût osé l'en blamer? "Les hommes, a dit Pascal, prennent souvent leur imagination pour leur cœur." En 1807, Juliette

pensera comme nous, il sera trop tard.

Mme Lenormand, sa fille adoptive, nous a fait de bien aimables révélations, au sujet de ce mariage—"Mme Récamier ne reçut de son mari que son nom. C'est peut-être étonnant, mais je ne suis pas chargée d'expliquer ce secret." Tout fut donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Juliette et le bonhomme Récamier mirent donc en commun, beauté, jeunesse, esprit, âge mûr et richesse. Ils se marièrent sous le régime constitutionnel, avec deux Chambres. A Lyon, patrie de Juliette, il est un adage bien connu: "Vivre pauvre pour mourir riche." Mme Récamier vécut pauvre selon les lois divines de l'amour: elle mourut riche d'adorateurs et d'hommages; et, comme la fille de Jephté, elle ne demanda pas d'aller pleurer, deux mois, sa virginité dans les montagnes.

* * *

L'excellent M. Récamier put s'apercevoir tout de suite qu'il ne s'était pas trompé. "La jeune et innocente enfant qui portait son nom," devint dès son apparition dans le monde parisien, la reine de la beauté. Sa majorité royale fut déclarée, séance tenante son règne dura un demi-siècle. Son premier salon fut envahi par tout ce qui portait un nom dans les lettres, dans les armes, dans l'aristocratie. Les Bonaparte, les Montmorency, les Mecklembourg, les Wurtemberg, les Moreau, les Bernadotte y coudoyaient La Harpe, Fontanes, Marmontel. Mme de Staël y occupait un trône. Le premier des "cinq cents amis" qui déclara sa flamme à Juliette fut Lucien Bonaparte. Lorsqu'il se fut bien convaincu qu'il perdait son temps et ses peines, il redemanda ses lettres. Juliette voulait les rendre et fermer sa porte à Lucien: M. Récamier s'y opposa!

Après Lucien ce furent les Montmorency; trois générations de premiers barons chrétiens: Mathieu, Adrien et Henri. Ils donnèrent à la société que fréquentait Juliette, le ton de la haute courtoisie et de la vraie politesse. Ces grands seigneurs dont l'affection pour Mme Récamier resta noble et sérieuse, enseignèrent à tous le respect du gentilhomme pour la femme aimée: "Sed maximum est in amicitia superiorum parem esse inferiori."

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient [frappés.

Jamais leur ancêtre Mathieu, n'entoura de plus d'égards sa femme Adélaïde de Savoie, veuve de Louis-le-Gros. Jamais Henri IV ne fut plus tendre, plus respectueux, plus dévoué envers leur grand'tante Charlotte de Montmorency. Bassompierre voulait l'épouser. Le Bearnais fit venir son compagnon et lui dit:—"Si tu épouses Charlotte de Montmorency, et qu'elle t'aime, je te haïray. Si elle m'aimait, tu me haïrays." Ce n'est pas le bonhomme Récamier qui aurait raisonné ainsi.

Quoi qu'il en soit, si on pouvait dire que Juliette savait "sacrifier son cœur à son besoin d'hommages," elle était aussi bonne que belle, et la duchesse de Devonshire définissait ainsi "la coquette angélique";—"d'abord elle est bonne, ensuite elle est spirituelle, et puis elle est belle." A cet empire irrésistible, les femmes elles-mêmes n'échappaient pas; et c'est là qu'elle fut vraiment une conquérante. Ecoutons Mme de Staël. A un moment où M. Récamier avait été moins heureux dans ses spéculations, l'illustre auteur de "Corinne" écrit à Juliette:—"Beauté sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère fier et généreux, quelle fortune encore de bonheur dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé. Chère amie, que votre cœur soit calme au milieu de ces douleurs. Hélas! ni la mort ni l'indifférence de vos amis ne vous menacent, et voilà les blessures mortelles. Adieu, cher ange, j'embrasse avec respect votre visage charmant."

Joubert, le disciple et souvent le rival de Larochefoucaud, Joubert pour qui Fontanes a écrit ces vers charmants:

Mais si Joubert, ami fidèle
Que depuis trente ans je chéris,
Des cœurs vrais, le plus vrai modèle,
Vers mes champs, accourt de Paris,
Qu'on ouvre, j'aime sa présence.

Joubert s'est dépeint et a dépeint Juliette dans les lignes suivantes:—"Je ressemble en beaucoup de choses au papillon: comme lui j'aime la lumière; comme lui j'y brûle ma vie; comme lui j'ai besoin pour déployer mes ailes, que dans la société il fasse beau autour de moi, et que mon esprit se sente pénétré d'une douce température."

* * *

A Coppet, en 1807, elle rencontra chez Mme de Staël, le prince Auguste de Prusse. Le neveu du vainqueur de Hohen-Friedburg, de Leuthen et de Lissa, était beau et magnanime; il devint amoureux de Juliette. Vaincu à Iéna par la France, il était battu une seconde fois à Coppet. On résiste difficilement à de pareilles victoires; Juliette songea au divorce. Le bonhomme Récamier ne l'entendit pas de cette oreille-là. Le prince de Prusse aima Juliette jusqu'à la fin, et voulut être enseveli avec une bague qu'elle lui avait donnée. C'est chez Mme Récamier que son immortelle amie rencontra Mme Swetchine. Comme la noble Slave hésitait à s'approcher d'elle. Mme de Staël lui dit:

—Est-ce que vous ne voulez pas faire ma connaissance?

—Madame, répondit Mme Swetchine, c'est au roi à saluer le premier.

Plus tard, toutes les trois: Corinne, Juliette et Mme Swetchine, se trouveront réunies chez Mme de Krudener, dans son hôtel de la rue du faubourg Saint-Honoré, tout près de l'Elysée. Le czar y avait préparé, avec son Egérie, le traité de la Sainte Alliance. Lorsque le soir venait, il s'agenouillait à côté de Mme de Krudener, et passait sans s'en douter, des pieds du crucifix aux pieds de cette femme étrange qui se trompait encore plus qu'elle ne trompait son mystique amant. Quand, fatiguée de quinze ans d'esclavage, la victoire divorça avec lui, le vainqueur de l'Europe dut regretter d'avoir passé à côté de cette belle guerrière "sans sourire ni soupir." Etrange destinée de Napoléon: Quatre femmes l'ont combattu et l'ont vaincu. Il repoussa Mme de Staël et Mme de Krudener, il fut repoussé par Mme Récamier: au second em-

pire, l'opposition napoléonnienne moins bruyante, mais non moins active, se réunissait chez Mme Swetchine.

* * *

La grande page de la vie de Juliette Bernard, celle où Juliette devint Mme Récamier, a été écrite à l'Abbaye-aux-Bois.Une petite chambrette a rendu ce pauvre monastère à jamais illustre. Jadis, comme le fait observer Sainte-Beuve, à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, la marquise de Sablé se réfugia du monde dans la retraite. Le monde s'élança à sa poursuite, il rejoignit aussi Mme Récamier. Le plus vieux fut le plus agile et arriva le premier. Mme Récamier calomniée, critiquée avait rencontré la pierre de touche qui devait la révéler: le malheur.Elle le porta avec aisance; jamais plus humain et plus chrétien fardeau ne fut soutenu plus noblement par les plus jolies épaules de la création. Châteaubriand attiré à l'Abbaye-aux-Bois par la vanité y fut enchaîné par une véritable affection. Tel le Rhône impétueux, sauvage, s'élance du Saint-Gothard vers le Sud; si, au sortir de Lyon, il rencontre la Saône coquette, gracieuse, il l'épouse, et devenu plus calme, plus grand, plus majestueux à la fois, il se dirige avec elle vers la mer d'azur qui doit les absorber l'un et l'autre.

Châteaubriand vint auprès d'elle se convaincre de cette vérité: "Que si l'amitié est un capital qui s'accumule toujours; l'amour, au contraire, place à fonds perdus." Son amour pour Mme Récamier fut ce que l'éloquent Lacordaire appelle: "Une convenance immatérielle entre deux âmes; une ressemblance mystérieuse de l'invisible beauté de l'une et de l'autre." Juliette et René virent la fin approcher avec courage.—"La vieillesse, avait dit Mme Swetchine, est le Samedi-Saint de la vie, veille de la Pâques ou de la résurrection glorieuse."

Châteaubriand est ému quand il parle d'elle; les cinq lignes qu'on va lire valent mieux que la toile de Gérard, le marbre de Canova, le médaillon de Devéria.—"Je l'ai suivie, la voyageuse, par le sentier qu'elle a foulé à peine. Je la devancerai bientôt dans une autre patrie. En se promenant au milieu de ces Mémoires, dans les détours d'une basilique que je me hâte d'achever, elle y trouvera la chapelle qu'ici je lui ai dédiée; il lui plaira peut-être de s'y reposer: j'y ai placé son image."

Juliette survécut d'un an à l'homme illustre qui, comme Auguste de Prusse lui avait offert son nom. A la fin de ses jours, cette femme qui avait effeuillé tant de gloires, tant de joies, tant de tristesse, eut plus de cœur, plus de grandeur qu'aux heures de sa jeunesse. Il y a quelque chose de juvénile et d'attendrissant dans l'isolement de cette grande entourée. Ses yeux ne voyaient plus; mais son âme devenue transparente, réfléchissait comme dans un miroir, les jeunes souvenirs et les vieilles amitiés. Au coucher du soleil, elle croyait voir la porte de sa chambre s'entr'ouvrir, et Châteaubriand et Ballanche entraient tour à tour. Elle chantait doucement:

Combien j'ai douce souvenance
Des jours heureux de mon enfance.

Hélas! la harpe d'or qui l'accompagnait jadis n'était plus là; elle avait mêlé ses vibrations aux vibrations éternelles. Au Couchant de sa vie Juliette avait repris les habits de l'Aurore. Ses langes allaient s'appeler bientôt le suaire. C'était bien la preuve que la tombe est un berceau, berceau de la beauté, de la jeunesse, des épousailles immortelles.

Prince DE VALERI.

Nous accusons réception, avec reconnaissance, d'un nouveau chant patriotique, intitulé: "Le Drapeau Fleurdelisé de Carillon," dédié aux Canadiens-français et spécialement à l'Association des Vétérans. Les paroles sont du major François Lapointe:

Le voilà, Canadiens, le drapeau de nos pères,
L'étendard où leur gloire a laissé son rayon
Et qui flottait, au vent, sur leurs têtes guer-[rières
A Carillon.

La musique est du professeur Alexis Contant. Le seul nom suffit pour en garantir l'harmonie et la beauté. A vendre au prix de 35 cts chez J. G. Yon, éditeur et importateur, 1732, rue Ste-Catherine.

Critique de Théâtre

New-York, novembre 1904.

En attendant qu'elle vienne charmer des auditoires montréalais, Madame Réjane, au Lyric de New-York, remporte de nouveaux triomphes et moissonne à pleines gerbes les lauriers roses du succès. Cette artiste, dont les commencements furent pénibles, car la petite Gabrielle Réju a connu l'âpre montée par où débutent souvent ceux qui s'en vont à la conquête de la renommée et de la gloire,a maintenant la satisfaction de se sevoir idolée du public parisien, qui admire en elle la verve, une excessive mobilité de physionomie et cette souplesse merveilleuse qui lui permet de passer brusquement du rire aux larmes, du comique au pathos. Elle est originale, personnelle, allant à l'extrême effet de fantaisie comique, mais jamais au-delà. Dans le monde des théâtres à Paris, elle est reine parmi trois ou quatre étoiles de seconde grandeur. Et je vous assure que c'est là une situation fort honorable et jalousement convoitée.

Il faut savoir gré à Madame Réjane de s'être entourée d'une troupe d'élite, où les talents de tout premier ordre sont en nombre, et où l'on a la joie exquise d'entendre un acteur puissant et dans sa partie aussi fort que l'est Réjane dans la sienne. J'ai nommé Dumeny dont nous aurons à nous occuper plus spécialement au cours de l'étude que nous ferons ensemble des pièces jouées par la troupe du Lyric, dans la semaine du 14-19 novembre 1904.

La Robe Rouge.

Dans la demi-douzaine de jeunes auteurs à grand succès parmi lesquels figurent Lavedan, Donnay, Capus, Hervieu, George de Porto-Riche, Brieux est venu prendre son rang et a conquis de haute lutte une situation que personne aujourd'hui ne songe à lui contester. Chose étrange, cet homme, qui fait du très beau théâtre, attache aux procédés du genre tout juste l'importance que peut avoir une pomme aux yeux

d'un poisson. Et, chose encore plus étrange—car, en somme, le dédain des ficelles est chose compréhensible,—cet auteur, qui fait courir tout Paris, professe pour la forme littéraire une hautaine indifférence et un indulgent mépris. Ajoutez à ces singularités que Brieux, en ce qui concerne les sujets de ses drames, a rompu en visière avec ce qui forme invariablement le fonds toujours de plus en plus lamentable du répertoire contemporain. Au moment de donner chez Antoine, en 1892, la première de "Blanchette," qui est, je crois bien, la meilleure de ses pièces, voici ce que très courageusement il écrivait : "Nous sommes las, disait-"il de l'éternel adultère et de ses "combinaisons sanglantes ou gro-"tesques. Que Mme Y... ait quatre "amants. Que Mme X... ait trompé "son mari avec M. Z... la belle affai-"re ! Ces fariboles ont cessé de plai-"re, et nous en avons soupé, comme "on dit au faubourg..." Je voudrais croire à la vérité de ces fortes et sincères paroles, mais j'avoue qu'un voyage à Paris, sept années après cette belle déclaration, ne m'a pas révélé de façon frappante que Montmartre eût encore "soupé" des susdites fariboles. La réalité est au-dessous de ce rêve généreux. Il n'en demeure pas moins que Brieux s'est strictement tenu à la ligne de conduite qu'il s'était tracée et que, de ce chef, il mérite plus que notre admiration, puisqu'il a droit à notre profonde estime.

Le lecteur se demande peut-être par quelles particularités se distingue le talent de Brieux, puisqu'aussi bien ce qui précède indique plutôt "ce qui n'est pas" que "ce qui est" dans sa formation intellectuelle. Je crois bien que la caractéristique de Brieux est une profonde probité morale, jointe, dans la forme, au naturel et à la simplicité. Il a regardé la société, ses abus, et il s'est érigé en redresseur de torts. Successivement, il en a eu contre l'instruction populaire (Blanchette), contre l'art (Ménages d'artistes), contre la science (l'Evasion), contre le suffrage universel (l'Engrenage), contre la charité (les Bienfaiteurs), et finalement, contre l'administration judiciaire (la Robe Rouge).

Vous me direz qu'un pareil bagage est beaucoup pour un seul homme, beaucoup même pour toute une vie. Vous oubliez que Brieux, c'est l'apôtre, et qu'il a, comme tel, la foi robuste qui transporte les montagnes.

Je ne vous infligerai pas le récit du sujet de la Robe Rouge. En un mot, il s'agit d'un fait-divers (une erreur judiciaire) sur laquelle M. Brieux, suivant un procédé qui lui est cher, a greffé une pièce à thèse où la Justice est appelée la "gueuse" et où tous les magistrats sont des coquins doublés d'ambitieux sans vergogne. M. Brieux a le tort, trop souvent, de conclure du particulier en général : c'est une méthode que la saine Scholastique réprouve absolument. Si, d'une part, il est bien qu'une leçon de morale se dégage d'une pièce de théâtre, il ne faut pas, d'autre part, que cette leçon soit toute la pièce à elle seule. Dans presque toutes ses pièces, M. Brieux s'en tient uniquement à des plaidoyers ou à des conférences sur le bien et le mal. Qu'il aille de par le monde prêchant l'évangile selon Brieux, je n'y vois pour ma part aucune objection, pourvu, bien entendu, qu'il ne permette pas à l'apôtre qui est en lui d'étouffer le dramaturge. Le spectateur, au théâtre, demande avant tout qu'on l'intéresse, et vous n'obtiendrez ce résultat qu'à la condition de parler à son cœur autant qu'à sa raison. Cette réserve faite, nous ne pouvons qu'admirer sincèrement les qualités de bon aloi dont cet auteur a donné l'exemple dans son œuvre fort belle et déjà très touffue.

Madame Réjane a dans cette pièce un rôle quasi secondaire, mais qu'elle rend en beauté sobre et naturelle. Il faut admirer sans restriction l'artiste admirable qu'est Dumeny. Son interprétation du rôle de Mouzon est puissamment donnée. Au cours de l'instruction judiciaire du second acte, il a déployé un talent souple, astucieux, tour à tour menaçant, puis câlin, enveloppant, cauteleux . Quelle parfaite fripouille et qu'avec plaisir on lui eût cassé les os ! Jeunes gens qui aimez l'art consciencieux du comédien formé par l'étude autant que par les dons naturels, jeunes maîtres du barreau qui voulez savoir comment on parle à des témoins quand on veut à tout prix leur arracher un aveu de culpabilité, allez entendre Dumeny. Au demeurant, le fardeau de la pièce retombe tout entier sur ses épaules, et vous verrez qu'elles sont robustes à souhait.

L'Hirondelle

Sémillante, pimpante, coquette et légère, c'est l'Hirondelle.

Sémillante, pimpante, coquette et légère, c'est Réjane.

Car l'Hirondelle, c'est Réjane—et Réjane, c'est l'Hirondelle. Et l'on ne peut concevoir, semble-t-il, l'une sans l'autre, tant elles se complètent, et ensemble, forment un tout parfait et indivis. C'est là l'œuvre de début d'un jeune Argentin, M. Dario Nicodemi, laquelle fut représentée pour la première fois, en septembre dernier, au théâtre du Parc, à Bruxelles. Mais la trame de cette pièce, me direz-vous ? Cette trame, légère comme un nid d'oiseau, je vais vous la conter aussi brièvement que possible. Or, donc, une veuve encore jeune et fort jolie, Mme Sylvie Desnoyers—une Froufou qui serait une manière de gavroche parisien—a deux grandes passions : sa fille, qu'elle ne voit jamais, et son amant, Horace Lenoir, qu'elle voit difficilement, car il est marié, auquel d'ailleurs ses occupations de grand avocat à Paris prennent beaucoup de temps. Ce dernier, dont la femme ne sait que pleurer et gémir, ou bien déclamer sa douleur en des cris qui donnent sur les nerfs, est en vivant contraste avec l'Hirondelle. Avant que nous connaissions l'amour de Sylvie et d'Horace, on nous apprend au début du premier acte que Germaine Desnoyers aime Lucien Lenoir, frère d'Horace, et sensiblement plus jeune que lui, et qu'elle en est aimée. Lucien Lenoir est un brave garçon, qui n'a jamais rien fait que s'amuser et jeter un peu partout son argent, courir les soirées et les théâtres—bon cœur et très capable, après tout, de faire un excellent mari. Il semble très sérieusement épris de Germaine, qui est la plus gentille et la plus douce enfant du monde, aussi sérieuse que

sa mère est écervelée. Ils sont décidés à s'épouser.

Comme Lucien vient lui parler de ce mariage, Horace déclare net qu'il y est opposé, qu'une jeune fille de la qualité de Germaine n'est point faite pour un libertin ; et là-dessus, l'avocat fait à son frère, avec gravité, tout un cours de morale, à quoi Lucien, qui sait qu'Horace a une maitresse, se permet de sourire. Et il apprend à Horace que sa femme sait qu'il la trompe, et qu'elle en souffre affreusement.

Survient Sylvie. Horace lui dit : "Elle sait tout." Sylvie murmure : "Pauvre femme !" puis fait mille gamineries qui ont pour objet de décider Horace à la suivre jusqu'à son petit hôtel d'Auteuil où, Germaine étant chez des amis à la campagne, elle a préparé un délicieux diner. Horace résiste ; puis faiblit ; enfin cède.

Ce premier acte, vif et net, est d'une très bonne tenue. Le tableau qui vient ensuite ne fait que le prolonger. Dans le jardin de Sylvie à Auteuil, les amants évoquent leurs premières rencontres. Loin de la douleur de son épouse, Horace se sent libre et s'épanouit. Ils disent des banalités et des folies. Gentiment, elle se moque de lui, de son prénom qu'elle trouve ridicule, et laisse éclater sa joie en un rire perlé, dont les notes s'égrènent dans cette nuit Vénitienne en gammes multichromatiques. A cette minute on a l'impression très nette que l'Hirondelle s'est muée en rossignol. Tout à coup, Horace s'émeut parce qu'il a cru entendre un sanglot... "Tu es fou !" lui dit Sylvie. Pourtant, il ne s'était pas trompé. Ce sanglot, c'était le cri de douleur de sa pauvre femme, cachée derrière un treillis, et qui avait eu le torturant courage de suivre les coupables jusqu'à leur retraite d'Auteuil.

Lucien, cependant, a été très ému du désespoir de sa belle-sœur. A son tour, il fait de la morale à Horace. Horace l'envoie promener ; il ne songe plus qu'à divorcer ; il a gâché sa vie, il veut la refaire... Suzanne, qui écoutait sans doute à la porte, surgit tout-à-coup et rompt le silence qu'elle s'était jusqu'alors imposée à l'égard d'Horace. Elle crie toute sa jalousie et tout son amour méconnu. Et nous ne doutons pas qu'elle souffre horriblement. Mais c'est une femme maladroite. Elle a sans le vouloir une façon agressive de dires les choses... Et loin de convaincre Horace, elle l'exaspère !

A la suite de divers incidents, Suzanne Lenoir fait son entrée chez Sylvie. Scène violente. Suzanne crie de nouveau sa douleur, traite Sylvie de voleuse d'amour et, dans son emportement, finit par souhaiter le malheur de Germaine dans l'avenir : "Elle payera pour vous !"

Sylvie en a assez. Ele congédie sa rivale et, comme Horace vient d'entrer, elle lui dit qu'il faut qu'ils se séparent à jamais... L'amante se sacrifie à la mère. Germaine épousera son fiancé.

Cette élégante piècette ne pouvait se terminer que par une jolie phrase. La voici dans sa douce mélancolie :

"Sylvie (à Germaine) : Prends-
" moi dans tes bras, ma toute petite.
" Serre l'Hirondelle contre ton cœur.
" C'est toi qui lui a cassé les ailes."

Mme Réjane et Dumeny ont interprété leurs rôles à la perfection. Dumeny s'était fait une tête a la Waldeck-Rousseau qui était à elle seule tout un poème. Les décors sont merveilleux, entr'autres celui du second acte, où la villa d'Auteuil nous apparait dans un éclat féérique.

Et puis, il y a là, comme costumes, des créations de je ne sais quel grand couturier de la rue de la Paix, (je ne serais pas autrement surpris d'apprendre qu'elles sont signées Paquin), dont vous me direz des nouvelles, mesdames... C'est délicieux.

Le programme de la semaine s'est terminé par "La Parisienne", de Becque. Ce feuilleton étant déjà trop long et le morceau en question extrêmement risqué, je me contente de le mentionner en passant. Pour ceux de vos lecteurs qui seraient désireux de connaître une excellente critique de la "Parisienne", je me permets de rappeler que M. Jules Lemaître, dans ses recueils de feuilletons dramatiques, a écrit sur ce sujet des pages définitives et qui méritent d'être lues et retenues à cause de leur éminente valeur littéraire.

FRED. GÉLINAS.

Nous reproduisons avec empressement, ces lignes élogieuses, extraites d'un journal parisien, à l'adresse d'une artiste canadienne dont le talent est connu et apprécié de tous.

"Mademoiselle Victoria Cartier, la pianiste et organiste si hautement estimée à Paris comme au Canada, tout à fait remise d'une longue indisposition, s'est embarquée à bord de la "Savoie," le 25 octobre. Ses maîtres et admirateurs avaient compté la retenir à Paris, tout au moins, cet hiver, pour la faire entendre de nouveau, et applaudir par le public parisien

"Peu d'artistes ont reçu à Paris autant de témoignages de sympathie et de juste appréciation de leur talent. Aux yeux de tous, elle occupe maintenant, dans son art, un rang élevé et jouit d'un prestige incontesté."

Mlle Victoria Cartier, de retour d'un séjour de deux ans en Europe, et tout à fait remise d'une longue indisposition, vient de réouvrir un studio musical au No 169 rue St-Denis, près de l'Université Laval. Elle y recevra des élèves pour le piano, l'orgue, et le plain-chant grégorien (méthode de Solesmes). Cours et leçons particulières. Pour renseignements, s'adresser chez elle le matin de 10 hrs à midi.

"Les Contemporains," revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8°. Abonnement: Un an, 6 francs; le numéro 0 fr. 10.—Specimen sur demande. Biographies parues en novembre 1904. Mgr Berneux, vicaire apostolique de la Corée.—Babeuf, révolutionnaire communiste.—Guillaume IV, roi d'Angleterre.—Glinka, compositeur russe. Biographies à paraître en décembre: Duc de Morny.—Fox, orateur et homme d'Etat anglais.—Maréchal Gouvion-Saint-Cyr.—Delille, poète français.

Petit Courrier Littéraire

I

Sait-on qu'une de nos compatriotes, une Canadienne de Québec, est en passe de se faire une belle réputation littéraire aux Etats-Unis? C'est une personne de haute distinction, d'excellente famille, une demoiselle Molt, qui a épousé un de nos compatriotes anglais, dont elle est veuve—et qui a suivi aux Etats-Unis sa sœur aînée, veuve elle-même de l'amiral Boggs, de la marine américaine.

Mme Bignell s'est d'abord fait connaitre par un délicieux petit volume intitulé: "Mr. Chupes and Miss Jenny", l'histoire toute simple, mais singulièrement attrayante, de deux rouges-gorges, deux petits favoris pour lesquels elle a le don de nous faire partager son affection.

Peu après, elle publiait un autre volume: "My woodland Inmates", une étude charmante du caractère et des mœurs des petits habitants des bois et des bosquets,—étude où abondent, parmi les descriptions les plus variées, mille fines observations, mille pensées délicates, délicieusement serties dans un style gracieux à l'extrême.

Mais je veux dire un mot de son dernier ouvrage: "A Quintette of Graycoats", dont je viens de lire tout d'une haleine les pages ravissantes. Mme Bignell y fait de nouvelles variations sur son thème de prédilection; mais cette fois, ce sont les faits et gestes de cinq écureuils à moitié apprivoisés que le prestigieux écrivain dramatise sous nos yeux avec un talent qui, j'oserais dire, tient de la magie.

Comment réussit-elle à intéresser ses lecteurs, que dis-je, à les captiver à ce point, par des récits qui, après tout, peuvent sembler puériles à ceux qui n'en ont point éprouvé le charme? C'est le secret de son style d'abord, style souple et chatoyant, qui fait penser à quelque belle pièce de soiries teintée d'azur et frangée d'or. Mais c'est surtout le secret de son cœur.

L'auteur est une âme vibrante, ouverte à toutes les impressions délicates, éminemment sensible à tout ce que la nature peut donner de mystérieuses et subtiles sensations aux prévilégiés capables d'en jouir et de les apprécier; une âme qui non seulement sait absorber ce que le milieu où elle vit offre d'éléments, de satisfactions intimes, mais qui sait se répandre elle-même à l'extérieur, en les résorbant en rayonnements sympathiques.

Rien de charmeur et de caressant comme ces petits tableaux, où la grâce des détails le dispute à la vérité qui transparaît sous le réseau de la phrase. L'impression en persiste longtemps après que vous avez fermé le volume.

Ajoutons à cela que, de même qu'on le remarque chez tous les grands écrivains anglais, ses connaissances de la langue française—Mme Bignell est une ancienne élève des ursulines de Québec — donne à son style une précision, une clarté, qui ne constitue pas un des moindres attraits de ses ouvrages.

Je suis heureux d'offrir mes chaleureuses félicitations à notre distinguée compatriote.

II

Articles et études, par l'abbé Elie J. Auclair, professeur de littérature au séminaire de Sherbrooke. — La Cie de publication de la "Revue Canadienne".

Voici un livre qui méritait mieux qu'une mention tardive comme celle que je suis forcé de lui consacrer, faute d'une occasion plus favorable. C'est un livre qui, pour être écrit sans prétention, au courant de la plume, et au hasard de l'inspiration passagère, n'en a pas moins une valeur littéraire considérable.

Je ne me souviens plus quel critique disait d'un ouvrage récemment paru: "C'est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action." Or le même compliment — et ce n'est pas peu dire — pourrait s'adresser avec autant de vérité au volume de M. l'abbé Auclair.

Soit qu'on s'attache aux pages où l'auteur donne libre cours à son imagination prime-sautière, et laisse chevaucher sa plume "la bride sur le cou", suivant une expression typique; soit qu'on le suive dans les essais plus sérieux où il aborde les hautes questions religieuses et sociales, toujours et partout perce quelque rayon lumineux vers le vrai, toujours et partout éclate quelque sincère aspiration vers le bien, même dans ce qu'il a de purement humain.

Pourquoi pas? L'amour du beau, même dans ce qu'il a de plus matériel, n'élève-t-il pas l'esprit et le cœur vers la perfection idéale? Le patriotisme n'est-il pas une vertu? Sous ce rapport, M. l'abbé Auclair est un militant; il a la passion des choses justes et bonnes; mais — il faut le constater avec plaisir — son zèle ne va jamais jusqu'à l'exclusivisme systématique. Il combat certes en vaillant et en convaincu, mais il ne se laisse jamais guider "auctoris odio". Il a ses sympathies, naturellement, et même ses admirations quelque peu outrées peut-être; mais sa sincérité ne s'égare jamais jusqu'à envelopper les gens dans une réprobation de coterie.

J'ajouterai à sa louange qu'il sait aussi parler haut et ferme. Il ne croit pas qu'un bon conseil soit une injure pour ceux à qui il l'adresse. Il sait dire carrément à ses compatriotes, par exemple: "Vous ne connaissez pas assez votre langue, il faut l'étudier!" Et cela sans se préoccuper d'être accusé de vilipender sa race, par ceux à qui le bonnet convient le mieux.

En somme, je le répète, ce livre est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action. Il respire la droiture,

les principes sains et les intentions généreuses. On sent tout de suite, même quand l'auteur se pose crânement sa barrette de jeune lévite sur le bout de l'oreille, que l'on a affaire à une nature sincère, à un brave homme. Celui-ci se reflète dans son livre, de pied en cap, le poing sur la hanche, mais avec un sourire bienveillant sur les lèvres.

C'est ainsi que j'aime un écrivain.

En parlant de Victor Hugo, son rival, Lamartine disait un jour à Alexandre Dumas :

— C'est un Encelade! c'est un Prométhée! c'est un Titan!

— C'est plus que cela, répartit Alexandre Dumas, c'est un cœur!

Je ne ferai pas à M. l'abbé Auclair l'injure de le comparer à Victor Hugo; mais fût-il un poète de grand renom, un maitre du style et de la pensée, son ouvrage révèlerait quelque chose de mieux encore: le "vir bonus" dont parle l'auteur latin.

Ce qui est, après tout, la suprême ambition à laquelle l'homme intellectuel doit prétendre, surtout celui que les circonstances de la vie ont chargé de tracer la voie aux autres.

III

Héros de la Nouvelle-France, par Frédéric de Kastner. — Troisième série. — **Les La Vérendrye père et fils, Dufrost de la Jemeraye,** et la découverte du Nord-Ouest.

Saluons les héros qui ont écrit la belle Légende de notre passé, mais chapeau bas aussi devant les vaillants qui se chargent d'en immortaliser le souvenir. Après ceux qui accomplissent les grandes choses, personne n'est plus digne d'éloges que ceux qui les racontent en tressant des lauriers pour ceux qui en ont été les auteurs.

M. Frédéric de Kastner est en frais de se créer une place d'honneur parmi ces évocateurs des temps révolus, et ces disributeurs de gloire posthume. Depuis qu'il a planté sa tente parmi nous, ce cousin de France devenu tout à fait canadien, s'est épris de notre histoire. Il en a feuilleté les pages avec recueillement; et, saisi d'admiration devant les obscurs dévoûments, de même que devant les plus éclatants faits d'armes, il s'est voué à la mission de tout relater par le menu, mettant les faits en relief comme les noms en vedette, et complétant ainsi par le détail l'œuvre de nos historiens, forcés d'embrasser de plus vastes horizons à la fois.

L'idée était belle, son exécution d'une utilité pratique incontestable: vulgariser notre histoire en coupant ainsi par tranches nos annales plus ou moins inexplorées, c'était enrichir nos bibliothèques, remplir une lacune dans nos écoles, et bien mériter non seulement de tous les esprits studieux, mais encore de tous les bons patriotes.

Cette mission, M. de Kastner s'en est acquitté jusqu'ici avec une rare habileté et une conscience d'artiste. Il en est rendu à sa troisième série de "Héros," et dans sa nouvelle brochure, il nous fait assister aux découvertes du Nord-Ouest, ces vastes régions conquises à la civilisation par le génie aventureux et l'héroïsme de nos pères. Il nous fait suivre à la piste ces hardis voyageurs s'enfonçant dans l'inconnu à travers mille périls et mille obstacles, pour ouvrir de nouveaux territoires à la grande patrie de là-bas.

Que de fatigues et de misères à supporter! que d'embûches à éviter! que d'ennemis à déjouer ou à vaincre! On dirait les péripéties d'une épopée.

Et tout cela raconté dans une langue impeccable — cela va sans dire, M. de Kastner étant un linguiste, professeur de français et d'allemand au High School de Québec — et dans un style d'autant plus impressionnant qu'il est sans recherche et d'une sobriété qui atteste un goût parfait.

Mes félicitations et mes sincères souhaits de succès au savant écrivain.

LOUIS FRÉCHETTE.

Deux jeunes mariés sont arrêtés à la vitrine étincelante d'un bijoutier.

—Voyez donc là-bas, ma chérie, dit le mari, quels magnifiques pendants...

La jeune femme, l'interrompant, riposte vivement:

—Des pendants! mon ami, je suis tout "oreilles!"

Noms de femmes.

Rien n'est plus curieux ni plus amusant que de connaître "ce que veulent dire" les noms de femmes qui, pour la plupart, ont une signification charmante.

Nous savons très bien que nous disons des choses fort aimables à nos filles rien qu'en les appelant par leur nom—quand elles se nomment: Béatrice, Angélique, Constance et Aurore, par exemple. Point n'est besoin d'avoir fait des études très poussées pour comprendre ce que ces vocables-là signifient. Il suffit également d'être tant soit peu frotté de grec pour savoir que Catherine veut dire la Chaste, Sophie la Savante et Doris la Bien Pourvue.

Mais voici des noms féminins dérivés de l'hébreu et dont la signification est généralement moins connue: Anna signifie la Chère, Aline la Majestueuse, Elisabeth celle qui est louée de Dieu, Esther la Brillante, Sarah la Dominatrice, Suzanne la Pure, Sidonie la Pécheresse, Ruth l'aimable et Rébecca la Bien nourrie. Peu connue également, la signification des noms suivants, d'origine germanique: Albertine la Fameuse, Berthe la Lumineuse, Brigitte la Rayonnante, Emma l'Amie de la maison, Mathilde l'Héroïne, Mina la Gracieuse, Gisèle la Compagne, Henriette la Bonne maîtresse de maison.

L'assassinat au théâtre.

Une pièce de M. d'Annunzio: "Cita Moria," était récemment jouée à Milan par la Duse. Dans une scène, le héros noie sa sœur pour la purifier, dit-il. Le public s'est indigné, a protesté violemment, et a crié: "A l'assassin! à l'assassin!" On a dû interrompre la représentation de la pièce qui, ensuite, a été interdite par l'autorité, l'accueil du public faisant redouter des désordres plus graves.

Décidément, le public italien a l'âme tendre!

Réflexions d'un très pauvre diable de bohème qui, dans la plus extrême "débine", n'a pourtant pas perdu toute gaieté:

—Est-ce curieux? Plus je maigris, et plus mon paletot devient gras.

L'Ecolier Chrétien

(Extraits.)

Je ne sais si vous comprenez bien, mes amis, le sens et la portée du mot honneur. Je me demande avec inquiétude si tous vous ressentez le noble et généreux tressaillement qu'il provoque dans les âmes bien nées...

Ne savez-vous pas que l'honneur, c'est le droit au respect d'autrui, fondé sur le respect de soi-même, sur l'horreur et l'abstention de tout ce qui souille une réputation, discrédite un nom, abaisse et avilit une vie?

C'est l'honneur qui vous interdit toute vilénie, s'il ne vous préserve pas de toute surprise et de toute faiblesse; qui vous apprend qu'il est, entre les chutes, des chutes honteuses, qui salissent pour la vie, parce qu'on est tombé non-seulement sur le sol, mais dans la boue; qui vous apprend à distinguer un péché d'une vilenie, car certains péchés, qui sont des erreurs ne sont point des vilenies, et certaines actions, à peine des péchés, sont de grandes vilenies.

...C'est l'honneur, mes amis, qui faisait dire à St-Louis, captif des Sarrasins, qu'un roi de France ne se rachète point pour de l'or, qu'il donnerait Damiette pour sa rançon et un million de besants d'or pour ses sujets; et ces mécréants, admirateurs habitués de sa grandeur d'âme, disaient du saint roi: "Certes, nous n'avons jamais vu de si fier chrétien!"

C'est l'honneur qui ramenait captif aux mains des Anglais, pour mourir dans ses fers, Jean-le-Bon, qui leur avait promis sa personne ou sa rançon, déclarant que la bonne foi, fut-elle disparue du reste de la terre, devrait se retrouver au cœur d'un roi de France.

...C'est l'honneur qui arrachait à Henri de Larochejaquelin, un des mille héros de la guerre des Géants, ce cri magnifique à ses soldats: "Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi."

C'est l'honneur encore,—car ce ce sentiment n'alimente pas seulement la valeur militaire, mais toutes les fiertés, toutes les indépendances civiques, c'est l'honneur qui inspirait à Berryer, la gloire du barreau français, le vivant symbole de la fidélité monarchique et de la loyauté politique, dans une circonstance dont un procès récent vient de réveiller le souvenir. Le duc de Brunswick sollicitait pour la seconde fois, mais cette fois pour une cause mauvaise, les services de l'éminent avocat, faisant accompagner sa lettre d'arrhes vraiment princières. Berryer lui répondit simplement et fièrement: "Monseigneur, j'ai accordé naguère à Votre Altesse le secours de ma parole, parce que sa cause était bonne; aujourd'hui qu'elle est une fois mauvaise, je la lui refuse absolument."

C'est l'honneur qui avait gravé sur l'écusson de la maison de Bretagne,—représentante de la plus loyale et de la plus forte race qui soit encore sous le ciel,—au-dessous d'un hermine à la robe immaculée, cette noble devise: *Potius mori quam foedari*, "La mort plutôt qu'une souillure."

Eh! bien, messieurs, que cette devise soit la vôtre; que ce sentiment soit en vous; car vous êtes fils de Français, fils de croisés, fils de chrétiens, et vous devez être, comme vos pères, de fiers chrétiens!

Mettez le culte de l'honneur bien haut dans vos âmes, avec le culte de Dieu, de l'Eglise et de la Patrie.

...Et si vous vous formez à ces sentiments, mes chers amis, vous serez bientôt, au milieu des corruptions et des lâchetés du siècle, des hommes d'un incorruptible honneur et de fiers chrétiens, qui ne courberont la tête que devant Dieu et qui mépriseront ces honneurs, ces succès et ces faveurs auxquels on ne s'élève qu'en s'abaissant.

L'abbé G. BOURASSA.

(Conférences et Discours.)

L'origine du mot citoyen.

On s'appelle beaucoup, e Français, et depuis longtemps, i-toyen.

Sait-on que l'origine de ce titre date des premiers jours du mois d'octobre 1774. Les circonstances qui lui donnèrent naissance sont curieuses.

Beaumarchais ayant eu un procès avec un conseiller, plaida lui-même sa cause devant le Parlement et fit le premier appel à l'opinion publique. "Je suis un citoyen, dit-il, c'est-à-dire ni un financier, ni un abbé, ni un courtisan, ni un favori, ni rien de ce qu'on appelle une puissance. Je suis un citoyen, c'est-à-dire quelque chose de nouveau, quelque chose d'inconnu, d'inouï en France. Je suis un citoyen, c'est-à-dire ce que vous voudriez être depuis deux cents ans et ce que vous serez dans vingt ans peut-être."

Le mot citoyen était lancé. Il a fait son chemin.

Nous avons parcouru le sixième Rapport Annuel de l'Oeuvre de la Crèche des Sœurs de la Miséricorde de Montréal, et nous avons pu constater les développements constants que prend, chaque année, cette charitable institution. Le rapport de la secrétaire des Dames Patronnesses, Mlle G. Z. Beaudoin, est fait avec une exactitude, une précision et une clarté qui se doublent encore d'un bon mérite littéraire. Tout le livret est très intéressant à lire.

Le Théâtre National offre, avec Mme Sans-Gène, une semaine de grandes réjouissances à ses habitués, qui ne se lassent jamais d'entendre une pièce aussi agréable, et, ajoutons en toute sincérité, aussi bien rendue par les artistes.

Au Palais:

—Le jury a acquitté hier un bigame.

—Il aura estimé avec raison que deux femmes légitimes à la fois, cela constitue un châtiment suffisant...

LE COIN DE FANCHETTE

Lorely.—Je trouve bien dommage de donner à un enfant un prénom laid et souvent ridicule, parce que son père ou sa mère l'a porté. Voilà mon opinion, puisque vous me faites l'honneur de la solliciter. Qu'il porte ce nom au baptême, en souvenir d'un ascendant, c'est bien, mais ajoutez-en un autre pour le commerce ordinaire de la vie, afin que s'entendant appeler d'un nom agréable, il ne se prenne pas en haine. "S'il te naît une fille,—dit un des livres sacrés de l'Inde,—donne-lui un nom sonore abondant en voyelles et qui soit doux aux lèvres de l'homme."

Sylvio. — On pourrait pourtant, avec quelques corrections, et, en redressant des phrases par-ci par-là faire quelque chose avec votre composition. Rappelez-vous qu'il ne faut jamais se décourager en face de premiers échecs.

Joseph-Emile.—Je ne sais à quoi aboutira ce tiraillement relatif à la réforme de l'orthographe. On désire sa simplification sans se rendre compte que jamais, quoiqu'cn fasse, elle ne pourra être écrite par les lettrés et les ignorants de la même manière. C'est à l'hôtel de Rambouillet, au XVIe siècle, que furent faites d'importantes réformes dans l'orthographe. Non-seulement les précieuses la simplifièrent en faisant écrire, par exemple, nôtre, éloignée, etc., au lieu de nostre, esloignée, etc, mais mais elles ajoutèrent au dictionnaire plusieurs mots, qui, aujourd'hui encore sont ses meilleurs ornements. C'est une société de Dames, qui,vers la fin du dix-huitième siècle, je crois, demanda à l'Académie que l'orthographe se rapprochât de la prononciation. Qui sait si ce ne sera pas encore par d'autres féministes que nous viendront les nouvelles réformes dans l'orthographe.

Agaré Von Berwick.— Voulez-vous me donner une adresse? Je vous renverrais votre manuscrit et les corrections qu'il faudrait y faire. Ce serait trop long de les écrire ici. J'accepte votre aimable proposition relativement à ces articles sur l'art.

Fleurianne.—Il y a des moqueries permises et d'autres qui ne le sont pas. Par exemples, les personnes gra sses, joufflues et roses, qui ne manquent ni un bal, ni une soirée, ni un thé et qui cependant, se plaignent du mauvais état de leur santé, méritent bien qu'on se moque un peu d'elles Tout le monde peut saisir un ridicule; les personnes bienveillantes comme les malveillantes. Mais où la raillerie est tout à fait répréhensible, méchante même, c'est lorsqu'elle s'attaque à des défauts physiques, ou lorsqu'elle s'expose à faire des blessures très douloureuses. Avec du tact et de l'esprit, avec du cœur surtout, il sera facile de discerner ce qui peut faire du mal ou ce qui n'est qu'un badinage inoffensif.

Une abonnée.—J'ai peur d'être un peu en retard, mais ce n'est pas ma faute, vous le savez. Voici quelques titres de livres dont la lecture conviendra parfaitement à l'état d'âme de votre ami. "Contes choisis,' et "contes du lundi," de Daudet; "Le Maître de la Mer" de Melchior de Voguë, et un ouvrage, plus récent encore, du même auteur, intitulé "Sous l'horizon." Quel styliste admirable que de Voguë! Je vous recomanderais bien encore de lire "Jean d'Agrève", mais ce roman est peut-être un peu triste. "Un Divorce" de Bourget sera d'une lecture attachante, et puis, si vous voulez du sérieux, oh! du sérieux classique, prenez "Sur les Chemins de la Croyance," par Brunetière. C'est un ouvrage récent. Et voulez-vous de la poésie? Vous pouvez avoir un "Choix de Poésies" de Victor Hugo qui résument à peu près tout ce que le cœur et l'esprit peut aimer aux heures de rêveries. 2° Oui, il existe des livres français traitant des grands maîtres en musique. Demandez "La Musique et les Musiciens," par Lavignac, qui est une biographie de tous les musiciens. Il y a encore, du même auteur: "Voyage artistique à Bayreuth" où il est surtout traité de Wagner, et, "Education Musicale" qui vous fournira encore beaucoup de renseignements dans les études que vous poursuivez. Ces livres sont à la portée de toutes les bourses. Le plus cher ne coûte qu'un dollar et vingt-cinq sous. Aderssez-vous à la librairie Beauchemin ,rue Saint-Paul.

Amie affligée.—Aimons les morts. Ce sont nos amis les meilleurs et les plus désintéressés.

Louise et Maurice.— Consolez-vous. Vous ne savez donc pas "qu'il y a dans la pauvreté un parfum supérieur de distinction et de bon goût?" Mais, il est certain que lorsqu'on ne peut s'habiller pour la position sociale qu'on occupe, mieux vaut rester chez soi. Le poète romain qui a dit: "Ce qu'il y a de terrible dans la pauvreté, c'est qu'elle rend l'homme ridicule" songeait alors à ceux qui vêtus de laine et de coton veulent inutilement se mêler aux satins et aux velours.

Miss Souris.—L'amour attire-t-il toujours l'amour? écrivez-vous. Quelquefois, mais pas toujours. Ne croyez donc pas que vous n'avez qu'à aimer pour que l'on vous aime; avant tout, soyez aimable.

Saint-Ferdinand.—Vous avez le pseudonyme modeste et plein d'humilité. Il serait curieux de connaître vos miracles. Mais ceci est une digression. Je reviens au sujet de votre lettre: Tolstoï vit au milieu de ses paysans russes, non pour descendre jusqu'à eux, mais pour les élever jusqu'à lui. C'est toujours ce qui doit se faire. Pour parler au peuple, point n'est besoin de lui emprunter ses vulgarités; cette œuvre néfaste se fait malheureusement trop en certains milieux; on devrait plutôt attirer la classe inférieure en haut et non pas descendre jusqu'à elle. Si vous croyez que ce genre de

caricatures est propre à relever le niveau moral et intellectuel des masses, vous faites grandement erreur. Il sera un jour demandé un compte terrible à ceux qui ont ainsi bassement et servilement flatté les goûts de la populace.

Rat d'eau.—Je crois qu'il en faut revenir du livre de M. Beauchesne qui a fait couler toutes nos larmes durant notre jeunesse. Simon était, sans doute, un brutal, mais, on est loin d'être fixé sur les mauvais traitements corporels qu'il aurait infligés au petit Louis XVII. Espérons pour l'honneur de l'humanité que pareil monstre, tel que décrit par M. Beauchesne, ne s'est point trouvé dans son sein.

Reçu lettres d'**Emélie, Rollon, Chiva, Sollène.** Compliments à tous.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—Un monsieur peut-il se permettre d'arrêter une dame de ses connaissances qu'il rencontre dans la rue.

R.—Oui. Mais il doit pour lui parler continuer de marcher à ses côtés, au lieu de l'arrêter complètement. Si la dame, au lieu de marcher s'arrête complètement, cela signifie: Dites ce que vous avez à me dire, et, puis, retirez-vous.

D.—Comment une domestique doit-elle présenter le plat aux convives?

R.—Quand les assiettes ont été enlevées et remplacées une à une, la domestique va chercher le plat, qu'elle doit passer en mettant la main dessous et en le présentant à la gauche de chaque personne.

D.—La domestique doit-elle présenter les plats aux dames d'abord, et aux messieurs ensuite?

R.—Oui, quand les convives sont peu nombreux, mais dans de grands dîners, les domestiques offrent les mets à la file en partant des premières personnes auprès du maître et de la maîtresse de la maison, puis reviennent à eux quand tout le monde est servi.

Réponse à Visière.—Les correspondants aux Propos d'Etiquette n'ont pas besoin de donner à leurs questions de noms responsables ni même de pseudonyme.

LADY ETIQUETTE.

Conseils Utiles

Le Bain, lorsqu'il est pris selon les lois de l'hygiène, est non-seulement destiné à purifier la peau de toute matière étrangère, mais il est encore indispensable pour entretenir la santé et la beauté. Bon nombre de personnes consièdent le bain comme une obligation fort ennuyeuse, qu'elles ne remplissent d'ailleurs qu'à des intervalles espacés. Ces mêmes personnes s'étonnent ensuite d'avoir un teint brouillé, des yeux ternes et un sentiment de lassitude générale, qu'elles s'empressent d'attribuer à un dérangement du foie ou à tout autre trouble physique. Après avoir fait l'essai d'une multitude de remèdes et de cosmétiques ayant pour objet d'éclaircir le teint, mais ne donnant aucun résultat satisfaisant, on se résigne enfin à consulter le médecin. Ce dernier, la plupart du temps, après avoir soigneusement diagnosé le cas en question, prescrira des bains comme le souverain remède. C'est une chose assez triste à dire, mais beaucoup éprouvent de la répulsion pour les ablutions du corps.

Manière de tenir le velours frais et propre.—On tient le velours frais et exempt de poussière en employant premièrement une brosse douce, puis on le passe sur un fer à repasser bien chaud. Ceci enlève la graisse. Si le velours est recouvert d'un linge mouillé et repassé, il ressemblera à la panne.

Nettoyage de la soie noire.—On nettoie la soie noire avec une infusion de café léger et d'ammoniaque en parties égales. Après avoir soigneusement brossé le tissu, appliquez la solution avec un morceau d'étoffe. Si la soie est encore en pièce, enroulez-la autour d'un bâton bien rond ou d'une planche. Si la soie est en petits morceaux, elle peut être repassée à l'envers étant encore humide, avec un fer froid.

Nettoyage des fenêtres.—On obtient des vitres bien claires en ajoutant un peu d'alcool ou d'ammoniaque à l'eau et en n'employant pas de savon. Après avoir séché avec une peau de chamois, polissez avec des journaux ou du papier de soie.

Conservation des oignons. — On doit tenir les oignons dans un endroit frais et sec, mais ne jamais les mettre dans la glacière. Le meilleur moyen consiste à les enfermer dans des sacs en papier et à suspendre ces derniers.

RECETTES FACILES

Pudding à la neige.—Prenez un demi-paquet de gélatine, jetez dessus une tasse d'eau froide et une tasse et demie de sucre. Laissez fondre et ajoutez une tasse d'eau bouillante, le jus d'un citron, et les blancs de quatre œufs bien battus. Battez le tout jusqu'à ce que ce soit très léger, mettez dans un plateau en verre et versez sur cette mousse une custarde faite avec: une chopine de lait, quatre jaunes d'œufs et l'écorce râpée d'un citron que vous faites bouillir ensemble. Mangez froid.

Gâteaux or et argent.—Pour la partie dorée. Prenez les jaunes de huit œufs, une petite tasse de beurre, deux de sucre, quatre de farine, une de lait sûr, une cuillerée à thé de soda, une cuillerée à soupe de corn starch, essence de citron.

Pour la partie argentée. Deux tasses de sucre, une de beurre, quatre de farine, une de lait sûr, une cuillerée à thé de soda, une cuiellerée à soupe de corn starch, blancs de huit œufs, essence d'amande.

Mettez dans un moule, alternant les mélanges et faites cuire.

PAGE DES ENFANTS

Correspondance

(Ecrit spécialement pour la page des enfants, par une jeune correspondante grecque.)

Ma chère Tante Ninette,

Je veux aujourd'hui vous faire la description de mon séjour à Constantinople, quoique ma plume, je le crains, soit bien infidèle à retracer sur papier la beauté singulière de cette ville bysantine.

Ce qui attire surtout l'attention du voyageur en pénétrant dans le Bosphore, c'est le beau panorama qui se déroule à ses yeux. Tout d'abord l'on aperçoit Stamboul, Galata, et Péra, puis Sainte-Sophie avec ses beaux minarets et sa coupole dorée —le Sérail (palais de sa majesté le Sultan Abdul-Hamid) situé au milieu de nombreux jardins en pente, et entouré d'arbres touffus et verdoyants qui semblent jeter une ombre sur ce harem somptueux.

Chaque jour le Bosphore est jonché de frêles et gentilles embarcations et de steamboats qui font journellement la traversée de Galata aux côtes de l'Asie Mineure (Moda, Kaidery) lieux très fréquentés par les Anglais durant la belle saison. Sa majesté le Sultan ne quitte que très rarement son palais si ce n'est pour se rendre quelquefois à la mosquée de Ste-Sophie située à Stamboul et dont le style byzantin en fait un chef-d'œuvre de sculpture, et une des attractions de la ville. La hauteur du dôme est de 180 pieds, son diamètre de 107, et elle est entourée de 40 fenêtres. Cette mosquée est surtout renommée pour la richesse de ses décorations, de ses pilliers multicolores et des inscriptions que l'on trouve sur ses murs vénérables. Les mahométans ne pénètrent jamais l'enceinte de Ste-Sophie sans se rechausser de babouches (espèce de pantoufle turque) qui remplacent les sandales dont ils faisaient jadis usage. Moi, aussi, ma chère amie, je dus pour en obtenir l'entrée subir cet inconvénient.

Galata est réunie à Stamboul par un grand pont construit en bois et en fer qui prend le nom de Oun-Capou. Ce fameux pont est traversé tous les jours, par des milliers de piétons. Chaque vendredi (Dimanche des Mahométans), une belle procession formée de l'armée turque et quelquefois Sa Majesté le Sultan le traversent pour se rendre à la mosquée. Tout près de là se trouve une belle fontaine, et une quantité de bazars et de marchés où l'amateur trouve les bric-à-bracs les plus originaux, ainsi que les plus beaux fruits vendus par les Turcs qui, tout en attendant l'arrivée de quelque acheteur, sont nonchalamment étendus à terre fumant leur narguilé.

Je vous ai donné en quelques mots, chère amie, une description sur la ville de Constantinople elle-même, je vais maintenant vous parler de mon séjour dans le Harem, de Saïde-Pacha où je suis restée à peu près un mois. La maison est située au milieu d'un vaste jardin. L'intérieur est richement décoré de ces beaux tapis turcs multicolores, et les différentes pièces de la demeure du Pacha sont entourées de grands divans où s'allongent les belles Turques, fumant et dégustant leur café. Généralement la femme de Saïde-Pacha passait la plus grande partie de ses journées étendue sur un de ces divans entourée de ses domestiques prêtes à la servir à la moindre occasion. Ces dernières participaient à la conversation, qui la plupart du temps se faisait en turc de sorte que moi, pauvre étrangère, ne pouvait comprendre un mot. Au dîner nous commencions notre repas par le "Pilau," montagne de riz placée sur un plat d'argent, au centre de la table et décorée de toutes espèces de confitures les plus exquises. Quelques Turcs se passent aisément de cuillère et de fourchette et se servent de préférence de leurs doigts qu'ils se font laver et sécher avec de l'eau de rose, par un domestique placé derrière eux. Puis on servait sur un plat d'argent des aubergines cuites à l'huile (légume que les Turcs apprécient beaucoup) ensuite un plat de viande suivi d'un plat sucré, etc. Pas de verre sur la table. Chaque fois que je voulais étancher ma soif je me rendais à une petite table située dans un coin de la salle à manger et là je buvais à mon aise. Chaque après-midi nous nous rendions en calèche soit à Péra pour voir les bazars qui y sont renommés, soit à la promenade des dames turques, campagne pittoresque baignée par le Bosphore et où l'épouse de Saïde-Pacha descendait quelquefois pour fumer une cigarette et se rafraîchir d'un petit café. Moi, aussi, j'ai honte de l'avouer je suivais parfois son exemple. Mais que voulez-vous quand on est dans un pays il faut bon gré mal gré en suivre les coutumes. Le soir, le harem était surveillé par un gardien appelé Baxis qui faisait la ronde jusqu'au lever du jour, frappant les heures sur le pavé, au moyen d'un bâton, opération qui m'empêchait bien souvent de dormir. Je pourrais encore vous citer bien d'autres choses curieuses et singulières à propos des coutumes turques et de mon séjour au Harem, mais comme ma lettre traine déjà en longueur, je cesserai mon bavardage et vous conseillerai de visiter Byzance et le beau Bosphore sitôt que vous en aurez l'occasion.

ANASTASIA KONSTANTINIDES.

LES JEUX D'ESPRIT

Métagramme

Mon **premier** a besoin d'avoir solide poigne.

Deux, c'est ce qu'on demande à l'homme qui témoigne.

De **trois** avec horreur d'ordinaire on s'éloigne.

PAGE DES ENFANTS

Histoire du Canada.

Quel gouverneur caractérisa la première époque héroïque de notre histoire?

Réponses à Jeux d'Esprit

Charade

Un à **deux** réunis désigne une monnaie.
Que le Turc en sa bourse est heureux d'enfermer.
La plante, sans mon **trois** ne pourrait germer,
Contre lui, bien souvent, vainement l'on essaie,
De mon **tout**, dont pourtant on a besoin de s'armer.
Mais qu'au sein de quelque bagarre,
Il montre son utilité,
En nous donnant sécurité,
A Paris, comme ailleurs, la chose n'est pas rare.

Rép.—Parapluie.

Ont bien répondu: Cygne Blanc, Adrienne, Juliette V., Joseph St-Charles.

Histoire du Canada.

Que doit le pays à MM. de Tracy, Courcelles, Talon, Frontenac, d'Iberville, de Callières, Mgrs de Laval et de St-Valier?

Rép.—Sous MM. de Tracy, de Courcelles et Talon, le pays prit un nouvel élan; les richesses minérales se découvrirent, les ressources du sol se développèrent. Frontenac fut le sauveur du pays qui menaçait de passer aux mains ennemies.

D.—Iberville, héros de la guerre de 16 ans, sempara des forts Pemquid, Casco, Shenectady et de Terre-Neuve; il colonisa aussi la Louisiane. M. de Callières fit le traité de paix de 1701; mis fin aux hostilités des Iroquois.

Mgr de Laval, premier évêque de Québec, fonda le Séminaire et Mgr de St-Valier, second évêque, fonda l'Hôpital-Géné-ral de Québec et les Ursulines de Trois-Rivières.

Ont bien répondu: Mlles Antoinette Gosselin, Chicoutimi; Aurore L., Lucienne V., Brise d'Automne, Neige Abondante, Québec; Ludovic St-Onge, Joël St-N., Le Petit Français, Lucien Duverger, Perceneige, Joséphine Lalonde, Raoul Descôteaux, Montréal.

Petite poste en famille.

Comment pourrai-je vous remercier assez, chers petits neveux et nièces de l'Ecole Garneau. Vraiment, si j'était toujours sûre d'un 25 novembre ainsi fêté, ma foi, je la coifferais toujours, moi, cette bonne Ste-Catherine, et sans aucun remords croyez-moi. Ce qu'ils étaient bons vos bonbons mes petits amis, ce qu'ils étaient bons!!... Oh! rien que de vous le dire vous en avez vous aussi, n'est-ce pas vrai, l'eau à la bouche. Merci, encore chers enfants, et croyez toujours à l'entière reconnaissance de votre

TANTE NINETTE.

Le Petit Ramoneur

Un soir, dans le bas de la rue Montmartre, un petit ramoneur, nommé Baptiste Peuf, poussa du pied et ramassa un chiffon de papier souillé de boue. Malgré son jeune âge, Baptiste reconnut sur-le-champ qu'il tenait un billet de banque, un billet de mille francs, ne vous déplaise. Il jeta un petit cri sauvage et se mit à gambader.

Une dame qui le suivait des yeux s'approcha:

"—Mon petit bonhomme, dit-elle, sais-tu ce que tu viens de trouver là?

—Oui, Madame, c'est un billet de banque: et s'il est à vous le voici.

—Non, il ne m'apartient pas; mais que vas-tu en faire?

—Tiens, bien simple. Il y a un commissaire par ici, je suppose.

—C'est très bien, mon petit: allons, va le porter tout de suite."

L'enfant se dirigea vers le bureau du commissaire de police; la dame qui le suivait à distance eut la satisfaction de voir qu'il n'échappait point par la tangente, comme on dit à l'école polytechnique. Le billet fut presque aussitôt réclamé par Madame T..., qui, après avoir parcouru tout le quartier, avait enfin songé à aller faire sa déclaration au commissaire de police, et qui entra au bureau de la section Saint-Eustache presque en même temps que le petit ramoneur; peut-être l'eut-elle embrassé si l'on avait eu le loisir de le débarbouiller; mais en attendant elle mit vingt francs dans sa main en disant:

"—Je n'ai que cette somme dans mon porte-monnaie; mais viens ici demain, M. le commissaire te donnera encore vingt francs de ma part."

Baptiste se voyant en possession de quatre pièces de cent sous, se livra à une pantomime joyeuse qui divertit beaucoup l'assistance.

"—Eh bien, lui dit-on, tu vas aller confier cela à ton patron.

—Au patron? Plus souvent!... Je n'en entendrais plus parler. Je veux l'envoyer au pays. Comment faut-il faire pour cela?"

Madame T... conduisit l'enfant au bureau de poste le plus voisin; elle écrivit elle-même une petite lettre à la mère de Baptiste, et, par un mandat sur la poste, lui envoya cinquante francs, qui ont dû faire émeute dans une chaumière du Cantal.

—:o:—

Grinchinet est le plus terrible bougonneur de la terre.

Pincé par un rhumatisme articulaire il est soigné par sa femme, très dévouée que cela désole naturellement.

Vous croyez peut-être que Grinchinet lui en est reconnaissant? Comme vous le connaissez mal!

Hier, de ton rageur qu'il ne quitte jamais, il disait à un ami:

—Elle m'agace... Le médecin a déclaré que, pour mes douleurs l'humidité était très mauvaise; eh bien, elle fait exprès de pleurer toujours!

Par le Droit Chemin

HENRI ARDEL

III

Suite

—Mais si... mais si. Vous en avez l'habitude. Le docteur fume. Allez lui tenir compagnie un instant. Vous nous reviendrez ensuite et Simone nous fera un peu de musique avant la partie de trente-et-un...

Quand Mme Dalbigny avait parlé, bien audacieux eût été celui qui se fût rebiffé devant sa décision. Guillaume Saran, silencieusement agacé, dut accompagner le docteur au fumoir, mais il reparut si vite que les petits yeux fanés de sa mère en devinrent presque grands. Elle avait fait asseoir Simone près de lui et lui racontait de menues choses puériles sur son fils qu'elle adorait avec une candeur touchante. De l'autre côté de la cheminée, où brûlait la première flambée d'automne, Mme Dalbigny. témoigait au chanoine son mécontentement de la façon dont la chaisière de la cathédrale troublait les fidèles dans leurs prières afin de leur faire payer leur chaise.

Elle s'interrompit pour dire à sa filleule, à la vue des hommes qui rentraient.

—Allons, ma petite, au piano. Joue-nous quelque chose de gentil ou ce que tu chantais cette après-midi...

Dans le cœur de Simone, un désir éperdu jaillit d'échapper à cette exhibition sans intérêt, sûrement, pour ceux qui l'écouteraient et insipide pour elle-même... Mais un refus était impossible, et elle en avait la conscience si nette qu'elle n'essaya même pas de se dérober. Elle eut une moue expressive vers Jean qui la devinait bien; puis, complaisante, elle commença, non pas ce qu'elle chantait à René Soraize, mais d'indifférentes mélodies, de vieilles chansons où elle ne mettait pas son âme, mais seulement sa science et son esprit.

Tous d'ailleurs l'écoutaient avec une sorte d'attention recueillie que remarquait le regard malicieux de Jean. Le chanoine dodelinait un peu sa tête chenue au son de la voix fraiche qui le berçait. Le docteur mâchonnait sa moustache, et tout autant que Guillaume Saran, il contemplait la jolie tête fine de la chanteuse, le jeu caressant de ses lèvres, l'ombre frémissante des cils sur les joues roses.

Mme Saran aussi la regardait, son cœur maternel tressaillant à de confus espoirs; tandis que la femme du docteur se demandait si elle ne pourrait porter un corsage rose de Chine comme celui de Simone, et que Mme Dalbigny se disait que la soirée marchait à son gré.

Pour tous, la musique n'était qu'un bruit, agréable parfois... Cependant des applaudissements nombreux remercièrent Simone qui se levait du piano, sa tâche remplie en conscience. Mme Dalbigny paraissait tout à fait contente et l'embrassa sur le front. La partie de cartes alors s'organisa, et ce fut une satisfaction générale. L'innocent "trente-et-un" épanouissait les hôtes de. Mme Dalbigny. Guillaume Saran, lui-même, y apportait un tel entrain que, malgré elle, Simone lui demanda, incrédule:

—Cela vous amuse de jouer au "trente-et-un?"

—Oh! oui, beaucoup, fit-il du même ton où il eût célébré quelques royal délassement.

Elle eut envie de rire et, un instant, elle se laissa distraire par l'enthousiasme des joueurs... Mais, très vite, l'ennui la prit et alors, pendant qu'elle faisait les gestes qu'il fallait, jetait les cartes au hasard, sans souci des complaisants conseils de Guillaume Saran qui s'indignait de ses fautes, elle laissa tout son cœur s'enfuir vers l'absent, elle eut le ressouvenir de leurs soirées de causerie sur la plage ou dans le salon aux tentures fleuries...

—Simone, Simone! Mais tu ne fais pas attention du tout, gronda la voix mécontente de Mme Dalbigny. Tu ne fais que des sottises!

Elle devint toute rouge comme un bébé pris en faute et marmotta, confuse.

—C'est vrai, marraine, je joue très mal! Je vous demande pardon.

De son mieux, elle s'appliqua pour réparer ses méfaits. Mais comme Jean, dont les yeux s'ensommeillaient à cette partie monotone, elle eût volontiers jeté un cri de joie quand elle vit apparaître le chocolat qui annonçait la fin de la soirée.

IV

Mme Dalbigny n'était pas matinale, et Simone avait eu le temps d'arpenter maintes et maintes fois le petit jardin, énervée par l'idée de l'entretien qu'elle allait avoir, quand la voix de sa marraine l'appela d'une fenêtre du premier étage:

—Simone, Simone!... Viens donc me trouver dans ma chambre, ma petite. Je voudrais causer un peu avec toi!

—Je viens, marraine.

Si vaillante qu'elle fût, la jeune fille avait pâli. L'heure enfin était venue de lutter pour conquérir son bonheur. Elle eut une muette prière, puis elle monta comme elle y était invitée.

Souriante sous ses papillottes, Mme Dalbigny paraissait, heureusement, en excellentes dispositions.

—Ah! ah! petite fille, les jardins de province vous séduisent, ce me semble. Je suis allée vous chercher dans votre chambre et l'oiseau s'était déjà envolé! Pourtant, ma petite fille, j'ai une communication à te faire. Car tout à l'heure, je viens de recevoir une lettre de mon vieil ami le chanoine... Tu as fait sa conquête, ma chère.

—Ah! tant mieux, dit Simone distraitement, trop émue pour chercher de vaines phrases de politesse. Il a été bien aimable pour moi.

—Dame! tu as fait sa conquête, je te le répète, et

qui plus est, qui mieux est, en la circonstance, celle aussi de son neveu, le fils de ma bonne amie Saran... ce que je souhaitais fort!

Simone devint pâle comme une petite vierge de cire. Sa confuse intuition ne l'avait pas trompée la veille. Ce qu'elle avait redouté se réalisait. Mme Dalbigny avait un projet pour elle... La situation s'aggravait.

—Marraine, commença-t-elle.

Mais une exclamation de Mme Dalbigny l'interrompit.

—Bonté du ciel, ma petite fille, comme te voilà sans couleur! Il n'y a pas de quoi te saisir ainsi. Je ne veux que ton bonheur... Toujours je t'ai dit que, quand l'heure serait venue, je le préparerais... C'est pourquoi, hier, j'ai tenu à te faire diner avec Guillaume Saran. Il vient d'acheter à Amiens une bonne charge d'avoué; il est d'excellente famille, parfaitement élevé; il a fait de brillantes études chez les Pères et a des sentiments irréprochables. Je l'ai connu gamin et j'ai beaucoup d'affection pour lui. Je l'ai étudié et je suis convaincue qu'il sera un mari modèle. Aussi, je te le destinais depuis longtemps déjà, tout en craignant que sa mère n'eût pour lui des projets arrêtés... Par bonheur, il n'en est rien! Elle t'a trouvée charmante, hier soir... J'ai un mot d'elle, ce matin; elle me prie de m'enquérir de ta propre impression.

Simone, bien des fois déjà, avait eu l'occasion de constater que ce que Mme Dalbigny voulait, elle le tenait pour réaliser, sans nul souci de ce qu'en pouvaient passer les autres. Pourtant il y avait une sorte de stupeur dans le regard qu'elle attachait sur la vieille dame qui disposait d'elle avec cette désinvolture, sans même lui demander si elle souhaitait faire ainsi le don d'elle-même... Tout à coup, il lui semblait qu'en elle, toute affection était morte pour Mme Dalbigny... Courageusement, elle tenta de dominer cette impression pour se souvenir seulement de la preuve d'intérêt que lui donnait, somme toute, sa marraine, en cherchant à lui faire faire un mariage honorable.

—Marraine, vous êtes bien bonne de vous être ainsi occupée de moi... Je vous en suis très reconnaissante... Mais...

—Mais quoi? interrompit Mme Dalbigny, stupéfaite que cette enfant se permit d'élever une objection. Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que Guillaume ne te plairait pas? Tu serais bien difficile, ma petite. Hier, d'ailleurs, tu m'avais l'air de causer assez volontiers avec lui!

—Il paraît, c'est vrai, très aimable, très bon; sa conversation est agréable et je suis bien désolée, marraine, de ne pouvoir accueillir sa demande comme vous le souhaitez... comme elle le mérite...

Mme Dalbigny se redressa dans son fauteuil et mi fièvreusement ses lunettes. Ses sourcils s'étaien froncés; elle avait l'air furieux.

—Tu ne peux pas?... Comment! tu ne peux pas?... Et me feras-tu la grâce de me confier pourquoi?... Est-ce que, par hasard, tu imaginerais de te faire nonne come ta sœur?

Elle était très rouge, un peu haletante sous le coup de son irritation.

—Non, marraine, je n'ai pas le moindre désir d'entrer au couvent... Mais le mariage auquel vous avez eu la bonté de penser pour moi est impossible... parce que c'est un autre que je désire faire.

—Ah! un autre... Vraiment?... vraiment?...

Mme Dalbigny respira avec force. Elle contemplait Simone d'un œil foudroyant, suffoquée que cette petite fille osât avoir un avis à elle, autre que le sien...

—Vraiment, tu arranges ainsi ton avenir, à ton gré, sans daigner même me demander avis. Ma parole! c'est inoui ce que sont les enfants aujourd'hui!... Et quel est l'heureux mortel que tu as distingué?

—Il est profeseur et écrivain.

—Des métiers de meurt-de-faim... Ecrivain, une jolie profession!... A notre époque, les écrivains ne savent être que des corrupteurs, des agents de démoralisation... Bien entendu, tu vas me dire que ton héros fait exception... Enfin où as-tu trouvé ce merle blanc?...

Les traits de Simone s'étaient un peu contractés et ses yeux semblaient plus noirs et larges encore dans son visage sans couleur.

—J'ai rencontré M Soraize cet été à Mers.

—Ah! bien... Une amourette de bains de mer que tu prends au sérieux. Il a de la fortune, ton professeur?

—Non, marraine, pas du tout; pas plus que moi!... Son père qui était ingénieur s'est ruiné avec des inventions scientifiques, et lui, il vit de son travail. Dans quelques années seulement, il touchera les revenus d'une maison qui lui appartient, mais dont il emploie, en ce moment, les intérêts à acquitter une dernière dette de son père.

—Et c'est un pareil mariage que tu imagines de vouloir faire?... Mais tu es folle, mon enfant. C'est insensé, insensé!!!... Tu en as parlé à ton père et à Anne?

—Oui, marraine, ils savent...

—Et ils approuvent?

—Ils regrettent comme vous et comme moi que M Soraize n'ait pas plus de fortune, car c'est toujours bien plus commode et plus agréable d'en avoir!... Mais ils pensent que...

—Que je te doterai et qu'ainsi tu pourras aider ton professeur à se nourrir?... Eh bien, ma chère, oubliez vos petits arrangements, car je ne m'y prête pas... Jamais, tu m'entends, "jamais," tu n'auras de moi, même un sou, pour un stupide mariage que je désapprouve absolument!... Et si, contre mon opinion, tu persistes à le faire, tu peux être certaine que j'annulerai toutes mes dispositions testamentaires à ton égard!... Je t'en préviens carrément!

Simone se redressa. En cette minute, même dût-elle à ce prix, renoncer à devenir la femme de René Soraize, elle n'eût pas accepté un centime de Mme Dalbigny. La voix frémissante, elle articula avec effort:

—Marraine, je vous en prie, ne dites pas des choses qui me rendraient impossible à l'avenir de vous témoigner de l'affection. Il me semblerait que dans tous mes actes vous verriez toujours de l'intérêt. Je ne vous demande rien... oh! rien!!... et je n'ai pas fait les misérables calculs que vous me prêtez, je vous le jure bien!... Il ne s'agit pas de votre fortune en ce moment, mais seulement d'un mariage que je souhaite de tout mon cœur avec un homme que...

Elle s'arrêta un peu, redoutant d'évoquer son jeune amour devant cette femme prête à le bafouer. Mais elle se domina et, fièrement, elle acheva:

—Avec un homme que j'aime et qui mérite toute la foi que j'ai en lui, Marraine, consentez à le voir et vous en serez convaincue!

—Ah! ça, tu perds la tête!... Moi, que je voie ce garçon?... Jamais, jamais, je ne t'encc ıgerai, même de la façon la plus indirecte, à faire u nariage inqualifiable!... Alors que j'avais la bontı ɛe t'en préparer un autre que tu ne pouvais rêver meilleur... Un mariage parfait, qui aurait été ma joie, qui t'assurait un avenir plein de sécurité et te fixait à Amiens, près de moi, de façon à ce que tes enfants grandissent sous mes yeux.:.. Et à tout cela, il me faudrait renoncer parce qu'il a plu à une fillette de s'amouracher d'un garçon qui lui a fait de la littérature en regardant la lune... Ah! mais non!! Ma chère, tu m'écouteras ou tu t'en repentiras, c'est moi qui te le dis!

Les mains de Simone se joignirent instinctivement. Une sorte d'indignation la faisait frémir, jetant dans tout son être le seul désir de s'enfuir loin de cette femme brutalement égoïste et autoritaire. Pourtant, elle murmura suppliante:

—Marraine, je vous en conjure encore, ne parlez pas sans savoir à qui...

—Ah! tu trouves que je parle sans savoir, interrompit Mme Dalbigny avec violence, ne laissant pas Simone achever sa phrase imprudente... Alors tu me prends pour une vieille femme stupide?... C'est complet... Dans ce cas, il est bien inutile que nous poursuivions davantage ·tte conversation. Si tu t'entêtes dans ton projet ridicule...

—Marraine, il n'est pas ridicule de vouloir son bonheur!

Mme Dalbigny, avec des mains qui tremblaient, frappa la table de son journal plié.

—Ton bonheur!!... Tu peux y compter sur ton bonheur, dans un ménage misérable, avec des enfants à élever, à faire instruire, soigner, etc., etc. Ah! ma petite, laisse les vieilles gens être sages et prudents pour les jeunes... Crois-en mon expérience... Renonce raisonnablement à ta fantaisie de gamine sentimentale et accepte le mariage que je veux pour toi, ne cherchant que ton bien. En somme, puisque tu connais ton écrivain depuis quelques semaines à peine, tu ne peux avoir une grande affection pour lui... Mets-y un peu de bonne volonté et tu l'oublieras aisément avec Guillaume Saran.

Les prunelles étrangement sévères, Simone contemplait Mme Dalbigny.

—Alors, je reprendrais ma parole pour faire un riche mariage?... Ce serait tout à fait honorable et me mériterait votre estime et celle de tous les gens dont l'opinion complète!...

—Ta parole?... Tu as donné ta parole?... sans me rien demander, me rien dire à moi, ta marraine, qui me suis toujours généreusement occupée de toi et ne songeais qu'à ton avenir!... Tu avais un mariage décidé et tu n'as pas daigné m'en faire part, comme c'est l'usage, même à l'égard des étrangers!

(A suivre.)

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons
Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.
Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau.
Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris **3 fr.** Département et Étranger, **3 fr. 75.**

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Thiéry, 11, rue Drouot



L'ELEGANCE

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, Accordéon et Couteau.

Création du Printemps

PLISSE SOLEIL

pour

JUPE PROMENADE
Une spécialité.

Ouvrage garanti et promptement exécuté. Pour détails et prix, s'v. p., vous adresser à la



Featherbone Novelry Mf'g Co. (Limited.)

Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks
Carré PHILIPPE

CORSETS

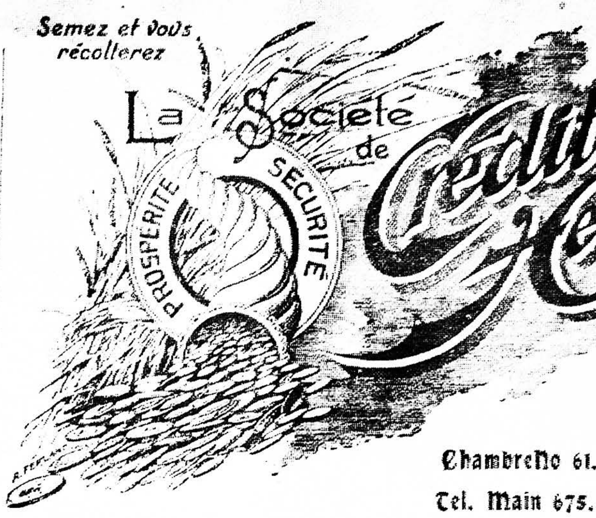
DERNIERS MODELES

mportés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles qu : balei nes, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert

ON BALA SPIRITE



Capital Autorisé, $10,000.00

La Société de Crédit Hebdomadaire

LIMITÉE

Fondée en 1902, Incorporée par le Gouvernement du Canada, Ottawa, le 23 Octobre 1903.

Siege Social et Bureaux d'Administration

107 rue St-Jacques

Chambre No 61.
Tel. Main 675.

MONTREAL

Vend au détail : **DIAMANTS, BIJOUX et OEUVRES D'ART,** Toutes autres informations données gratuitement.

VIN MARIANI



Le Tonique Français Ideal pour le Corps, les Nerfs, le Cerveau.

Lawrence A. Wilson Co., Limited
Montréal

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

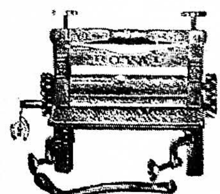
EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

AVENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**
Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**
Ustensiles de Cuisine en acier émaillé la pièce **25 cts.**
Tordeurs, Moulins à Laver Seaux Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. **MONTREAL**

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c

A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

LE VIBRASSAGE

Calme merveilleusement les nerfs. Il soulage l'irritabilité et apporte un sommeil bienfaisant à ceux qui souffrent d'insomnie. Ses effets sont merveilleux pour

LES MAUX DE TETE,	LA NEVRALGIE,
LE CATARRHE,	LA PARALYSIE FACIALE.

Vous en serez contents. C'est extrêmement rafraîchissant et son application est délicieux. Venez et essayez-le. **50 Cents.**

Téléphone Main 391

PALMER'S
1745 Rue Notre-Dame

Les chars passent à la porte.